

Dai raison

Autor(en): **Marc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **64 (1926)**

Heft 40

PDF erstellt am: **23.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-220546>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

L'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



L'Almanach du Conteur
Vaudois est en vente
dans la plupart des ma-
gasins de village.



UNE INNOVATION SURPRENANTE POUR L'AGRICULTURE

Le progrès est l'une des particularités de notre monde, auxquelles il faut obéir, avec lesquelles il faut marcher, sous peine de se confiner dans une infériorité malheureuse et de souffrir soi-même de sa situation, devenue précaire.

Grâce au progrès de la mécanique moderne, l'agriculteur de notre époque possède des outils aratoires perfectionnés; pour s'en rendre compte, il suffit de se promener dans notre belle campagne vaudoise. Au labour, comme dans un grand nombre d'autres occupations, dans plusieurs travaux agrestes l'agriculteur de 1926 préfère au cheval ou au bœuf attelés à la charrue, le tracteur à moteur, qui permet d'accomplir en moins de temps, avec une économie certaine, un travail double sinon triple qu'apparaissait.

Evidemment, l'esthétique y a perdu ! Des scènes telles que celle immortalisée, par exemple, par le peintre Burnand, représentant le labour aux champs, sont appelées hélas ! à disparaître de nos campagnes. Je dis hélas ! car il n'est pas nécessaire de dépeindre ici le cachet, le charme, la beauté même qu'offrait jadis dans nos champs, le travail de l'agriculteur.

Notre monde se transforme sans interruption. Il suit le courant imposé par les forces qui régissent notre vie, forces économiques avant tout, mues, semble-t-il, par ce besoin de vitesse, de rapidité qui s'implante partout. Peu à peu dans nos campagnes, les claquements secs et répétés du fouet, les grincements du timon sont de plus en plus remplacés par les détonations des moteurs à explosion, par le ronflement sonore des tracteurs : c'est le règne de la traction mécanique.

On peut y voir le bon et le mauvais côté. Pour aujourd'hui, soyons optimistes et regardons-en le bon ! Songeons aux économies qu'apporte à l'agriculteur un outil mécanique et moteur, oublions, malgré nous, le « bon vieux temps ».

Dans cet ordre d'idées, deux techniciens français, MM. Balachowsky et Caire viennent de mettre au point une innovation surprenante, relative au fonctionnement du moteur des tracteurs agricoles, par exemple, nouveauté appelée sans doute à un très grand succès puisqu'elle apportera aux possesseurs de machines semblables une économie nouvelle et appréciable sur l'ancien système.

Il s'agit, en effet, de remplacer l'essence, dont le prix augmente de plus en plus, par un carburant moins cher. Grâce aux deux techniciens français dont nous avons parlé, ce carburant serait trouvé aujourd'hui, de même que l'appareil qui permettrait l'utilisation commerciale de ce carburant. Il s'agit, en effet, de brûler de l'huile lourde et non plus de la benzine, dans les moteurs à essence. Voilà donc la solution de l'avenir, dont le succès paraît certain, puisque, sans enlever aucunement la force de rendement du

moteur, il fournit même sur l'essence une économie appréciable d'un quart, si ce n'est plus.

Nous sommes certain que cette invention intéressera nos lecteurs. C'est la raison pour laquelle nous avons cru devoir la leur annoncer, puisque, d'après les spécialistes, elle sera d'un grand secours à l'agriculture. E. N.



DAI RAISON

Le dzein sant courieux, dâi coup que lâi a. Dêvasant soyeint sein comprendre cein que diant. Dâi coup cein fâ rire. Guiéro ein a-te que vo fant quand, vo reincontrant :

- Salut ! quemet cein va-te ?
- Va pas mau, grand maci.
- Tant mi ! tant mi !

Cein l'ê justo. Mâ quand vo demandant :

— Salut ! quemet cein va-te ? et que vo lâo dite :

- Cein va mau ! vo diant tot parâi :
- Tant mi ! tant mi !

N'ant pas oïu cein qu'on lâo z'a de, et l'ant telameint accoutoumâ de répondre : « Tant mi ! tant mi ! » que quand no demandant :

- Salut ! quemet cein va-te ? s'on lâo desâi :
- Su fotu. Lo mâidzo m'a de que i'ein é oncora po quatr' hâore et demi ! vo repondrant adî :
- Tant mi ! tant mi !

Que voliâi-vo, l'ê dâi parole qu'on dit dinse quemet se on s'ire recordâ, per tieu, âo mécanique. Cein part, quemet quand on gatolhie onna trappa à ratte. Cein sê dêteind tot solet. Eh bin ! po cliiâo z'affêre l'ê tot dâo mîmo. On coumeince : « Quemet cein va-te ? » et on iâdzo parti, on arreve à : « Tant mi ! tant mi ! »

L'ê quemet quand on dit :

- Au revoir !
- Po fini, ié faut pas âobliâ de dere :
- Portez-vous bien !

Et se on n'a pas de dinse, seimblie que manque oquie et on sê couâte de dere po rein âobliâ.

A n'on einterrâ, su la foussa à Abram de la Pierrâre, que l'avâi z'on zu êtâ tambou dâi voltigeu, lo commi d'exercice l'avâi fé on chapitre po dere guiéro clli l'Abram l'êtâi à regrettâ. Et po fini son discou, sê vire contre la bière et fâ dinse :

— A revêre ! Abram de la Pierrâre. Portâ-tê bin !

L'Abram n'a rein repondu.

Et stasse que m'a êtâ contâie pè on préfet qu'ein sâ atant que lâi a d'agrê dein tot lo vegnoublie dâi hiautiau, l'ê z'annâie de plliodze. Sê trovânt dautrâi, à la fin de la veilla, dâi syndico, dâi conseliê, et que ion de stausse dêvessâi martsî gros po sê reintornâ à son ottô.

Le vant dan po coudhi trovâ on tenotmobile pè vè on tserroton de per lé ! Lâi avâi pe min de cliière allumâie à sa carrâie et l'a faliu fêre dâo trafî po receilli l'ê dzein, sâi l'hommo, sâi la

fenna. A la fin dâi fin, lo tserroton l'arreve, rein qu'avoué sê tsausse et sa tsemise, à pi dêtsau dein dâi bâbouche. S'êtâi sailliâ dâo l'hi po veni répondre.

— Estiusâ-no bin ! lâi fâ ion dâi conseliê. On vo dêreindez.

— Que na, so repond lo tserroton, i'avê justameint fini !

L'cin risant oncora pè l'ê cave.

Marc à Louis.

La colotte du papa. — Le professeur. — Voyons, mon petit, peux-tu me dire d'où vient la laine ?

L'élève. — Du dos des moutons, m'sieur...

Le professeur. — Parfait. Et que fait-on de cette laine ?

L'élève reste bouche bée.

Le professeur. — Ah ! ah !... tu ne sais pas ? Et ça alors ? avec quoi est-ce fait ?

Il touche la colotte de l'élève.

L'élève. — Avec une vieille colotte de papa, m'sieur.

EN MÉMOIRE D'ESCLAPE

Autre jour, nous rencontrons un de nos bons et fidèles amis. Il est en même temps notre médecin, à l'occasion. Nous nous efforçons d'avoir le moins souvent possible besoin de ses soins, encore qu'ils nous soient parfois indispensables. Mais son amitié nous est beaucoup plus précieuse.

— Tiens, nous dit-il, tu as bien meilleur visage. Ça va mieux, alors ?

— Eh ! bien, oui, ça va mieux. Merci.

— Tu ne prends plus le dernier remède que je t'ai prescrit ? Ce n'est plus nécessaire ?

— Le dernier remède ?...

— Mais oui, tu sais bien, une cuillerée le soir, en te couchant, et une cuillerée le matin, à ton réveil.

— Ah ! oui, après avoir agité le flacon. Pouah ! C'était très mauvais.

— Que veux-tu, quand c'est pour la santé.

Nous n'osions pas lui dire qu'une bonne partie des remèdes qu'il nous avait prescrits était intacte, dans le tiroir de notre lavabo.

Et, pourtant, ça allait mieux. Il semble que la Faculté dédaigne trop, en certains cas, le simple concours de la nature, du tempérament, qui réagissent d'eux-mêmes et possèdent plusieurs, sinon tous, les éléments curatifs de telle ou telle maladie.

Il suffirait souvent d'une journée de patience pour guérir complètement d'un malaise, d'une indisposition, dont on est tenté d'exagérer l'importance et la gravité.

Ah ! bien loin de nous de contester la science, l'expérience et le grand dévouement de nos médecins ? On ne saurait s'en passer. Qui n'a son médecin ? Son médecin ; on devra dire ses médecins, car depuis que le système de la spécialisation a fait incursion dans le domaine de la médecine, on ne se peut plus contenter d'un médecin, du traditionnel « médecin de la famille » ; il en faut plusieurs, un presque pour chaque organe. Ça complique bien les choses. Et quand deux ou trois d'entre eux soignent simultanément un même patient, chacun agissant dans son domaine, ce n'est pas toujours tout rose pour le malheureux.

On est volontiers porté au scepticisme et à la